

mètres au-dessus du sol, remplacent, chez les montagnards moïs, les pilotis que les Birmans fichent à terre pour y établir le plancher de leurs habitations ; les Moïs, que l'on retrouve aussi bien dans la Birmanie que dans le Siam, la Cochinchine et l'Annam, appartiennent à une même race qui s'est réfugiée dans les contrées montagneuses et dans tous ces pays est désignée sous le même nom ; ce sont vraisemblablement des négritos.

A Méta, au bout de deux jours de route, nous faisons une halte d'une journée pour attendre nos collègues les ingénieurs siamois ; mais, comme sœur Anne, nous ne voyons rien venir et... nous reprenons notre route.

Il y avait cinq jours que nous marchions, lorsque nous pénétrâmes dans une partie de la forêt extrêmement épaisse, presque inextricable, pour arriver à la passe de Nat-yay-Doung. Le col est si étroit que nos éléphants ont peine à se frayer un chemin. Ces forêts de teck et de bambou sont le repaire habituel de bêtes malfaisantes ou féroces, qu'on aime guère à rencontrer sur son chemin : tigres, panthères, ours et serpents.

Nous mettons huit jours pour atteindre le premier village siamois important. C'est pendant cette partie du voyage que le directeur des télégraphes de la Birmanie tua un superbe serpent python, si gros qu'il le prenait tout d'abord pour un tronc d'arbre. Ce serpent mesurait 26 pieds de long. Au bruit que faisait le python en se débattant dans la jungle, l'éléphant du chasseur eut une si belle frayeur qu'il l'emporta à un demi-kilomètre de là. Les naturels sont friands de la chair du python ; mais j'avoue, au risque de perdre ma réputation de gastronome, que je n'y ai jamais goûté.

La nuit suivante, ce fut à mon tour de faire preuve d'adresse. Depuis deux jours, une panthère noire nous suivait à la piste ; je résolus de nous débarrasser de ce voisinage incommode et dangereux. On me construisit, avec de fort bambous, une sorte de belvédère du haut duquel je pouvais surveiller les abords du camp.

On avait eu soin d'attacher solidement à un arbre un jeune chien destiné à servir d'appât. Depuis une heure et demie, j'étais à mon poste, et en raison de l'immobilité forcée que je gardais, aussi bien que de l'engourdissement qui résultait pour moi des fatigues de la journée, j'allais succomber au sommeil, lorsque la panthère sortit brusquement du fourré, toute prête à s'élancer sur la victime tremblante qu'on semblait lui offrir. Au mouvement que je fis, l'animal dressa la tête et dirigea de mon côté ses yeux de feu.

J'en profitai aussitôt pour tirer. Ma balle coïnnée, pénétrant dans le haut du museau de la bête, lui fracassa le crâne. C'était un beau coup et mes compagnons ne me marchandèrent pas les compliments.

Deux jours plus tard, nous rejoignons le Thoung-Kala, affluent du Mékong, que nous suivons un certain temps, ne rencontrant que des habitations isolées ou de misérables hameaux.

C'est le 20 décembre seulement que nous arrivons en vue d'une ville siamoise de quelque importance. Nous y passons la journée du lendemain, et nous reprenons notre course à travers des forêts de sapan jusqu'à Kambury, sur le Tachin, affluent du Meinam, à 30 milles de Bangkok. De Kambury, nous gagnons ensuite Pra-Pratom, grande ville où se tient la foire la plus importante du royaume et où l'on remarque une pagode qui passe pour être la plus grande de Siam.

Cet édifice, élevé sur une série de terrasses et de plateaux, embrasse un espace de près de 11,000 mètres de terrain, enclos et plantés de jardins ; au centre s'élève la pagode, dont le pinacle se dresse à 116 mètres au-dessus de la mer.

De Pra-Pratom, où nous avons séjourné une journée entière, nous nous rendons à Méklong, port très commerçant, qui entretient des relations suivies avec Ytiane, Tsomphong et Singapour.

Après Bangkok, Méklong est le port le plus considérable de Siam, et il exporte principalement du riz ; aussi ne faut-il pas s'étonner d'y voir, à côté des jonques chinoises et siamoises, des bâtiments originaires d'Europe ou des principales colonies d'Orient.

C'est à Méklong que nous nous embarquons sur

une canonnière que le roi a mise à notre service et qui, en vingt-quatre heures, nous fait passer devant Paknam, à l'embouchure de la rivière Cronsadt du Siam, et nous dépose sur le quai de Bangkok, la Venise orientale.

Dès le lendemain de notre arrivée, nous fûmes reçus par le roi de Siam, alors âgé de vingt huit ans et qui était sur le trône depuis 1868. Nous pénétrâmes dans le palais entre deux haies de soldats qui avaient assez bon air et ne manœuvraient pas trop mal. L'assemblée était nombreuse ; la plupart des courtisans et des fonctionnaires étaient vêtus de costumes extrêmement riches, chargés d'or et de diamants, quelques-uns, bardés de décorations européennes.

Quant au roi, debout sur une estrade élevée de trois marches, assisté de ses deux enfants qui pouvaient avoir de quatre à six ans, il portait une robe de soie jaune sur laquelle étaient brodés, au milieu de l'or et des pierres fines, des dragons et des fleurs. Pour coiffure, il avait une sorte de chapeau pointu, tout doré, également orné de pierres précieuses.

Nous lui fûmes présentés par le résident anglais. Lorsque le roi apprit ma nationalité, il me fit un accueil particulièrement aimable, il me prit les mains et me dit en français, tout en me montrant son fils : "J'amènerai mon fils à Paris, pour qu'il y fasse son éducation". Je répondis à cette gracieuseté par quelques phrases de circonstance qui mirent fin à notre réception.

Le soir, il y eut en notre honneur grand dîner, réception, spectacle varié, danse marionnettes avec accompagnement d'une musique peu différente de celle à laquelle nous avions fini par nous habituer en Birmanie, mais qui s'en distingue cependant par un usage abusif des gongs. La soirée se termina par un feu d'artifice sur le Meinam, dont toutes les maisons flottantes, éclairées par les lueurs multicolores des feux de Bengale, produisaient l'effet le plus pittoresque et le plus inattendu. On aurait cru le paysage éclairé par d'immenses bocaux de pharmacien, et cette impression, pour le moins bizarre, eut instantanément le don de me rappeler Paris et l'aspect mouvementé de ses rues, le soir.

Par une délicate attention, durant tout notre séjour dans sa capitale, le roi de Siam, nous fit apporter toute sorte de plats et de mets, tels que paons et faisans rôtis, gâteaux et pâtisseries, accommodés au palais par son cuisinier français. Parfums bien-aimés de la cuisine nationale, il n'en faut pas davantage pour vous rappeler le souvenir de la patrie.

Le lendemain et les jours suivants, nous entrâmes en rapport avec le ministre et les ingénieurs, qui avaient reçu la mission d'étudier le tracé que nous avions adopté pour la ligne télégraphique de Tavoy à Bangkok. Mais, par une singularité merveilleuse, bien qu'ils n'eussent aucune carte sérieuse de l'intérieur du royaume de Siam, bien qu'ils n'eussent fait aucune étude, si légère fût-elle, de la question, ils ne voulurent pas entendre parler de la passe de Nat-yay-Doung. Ils déclarèrent formellement vouloir que la ligne passât par le col d'Amya, bien que cette route fût dangereuse et qu'on ne rencontrât dans cette direction que des forêts inhabitées et plusieurs chaînes de montagnes qu'il faudrait franchir. Mais, d'ailleurs, c'étaient là des détails insignifiants pour eux et sans aucune importance.

Nous n'eûmes aucun rapport avec le second roi qu'on disait très affable et qui vient de mourir tout récemment dans un âge très avancé. Quant à la reine, nous ne fîmes que l'apercevoir : adorablement jolie, elle paraissait jouir à Bangkok d'une extrême popularité ; elle s'est noyée peu de temps après notre départ de Bangkok, dans le Meinam, avec le jeune prince que le roi nous avait annoncé vouloir amener en France. Cet événement a, paraît-il, causé au roi un profond chagrin. Il n'a pu témoigner à la morte toute son affection qu'en lui faisant de somptueuses funérailles qui durèrent trois jours et dont le souvenir se conserva longtemps non seulement chez les habitants de Bangkok, mais aussi chez tous les Siamois ; car la foule accourue des provinces pour assister à cette cérémonie fut véritablement prodigieuse. Bangkok possède une nombreuse population européenne de colons, de planteurs et de commerçants, aussi y

voit-on quantité de maisons européennes, de comptoirs, de banques, d'hôtels, avec une église catholique située sur une hauteur et une chapelle protestante.

Mais le monument le plus curieux de la ville est la pagode, où l'on remarque une statue de Bouddha faite d'une émeraude de 0m,68 de haut sur 0m,32 d'épaisseur. Cette émeraude, en admettant que ce ne soit pas tout bonnement du verre coloré, n'aurait pas de prix, car on ne connaît pas sa pareille.

Elle aurait fait partie du butin ramassé par les Siamois, pendant leur dernière guerre avec les Birmans. On voit encore, dans ce temple, deux reliefs en or de Bouddha de grandeur naturelle, décorés de diamants gros comme des œufs de pigeons, et de pierres précieuses, ainsi qu'une série de fresques fort curieuses. Nous faisons les mêmes réserves au sujet de ces statues qui auraient une valeur colossale, si elles étaient en or massif.

On sait que l'habitude qu'ont les habitants de jeter dans la rivière tous leurs immondices et les débris de toute sorte, engendrait périodiquement, avec les vases qui se découvrent à marée basse, des fièvres et des maladies épidémiques extrêmement graves. Tandis que nous étions à Bangkok, le choléra, la petite vérole et la fièvre typhoïde y sévissaient simultanément. Nous-mêmes n'étions pas très bien portants ; plusieurs de nos compagnons souffraient encore de la fièvre des jungles. Comme nous n'avions pu nous entendre avec les ingénieurs siamois et que rien ne nous retenait plus dans la ville, nous ne tenions guère à demeurer plus longtemps dans ce foyer d'infection. Nous prîmes donc congé du roi et nous acceptâmes l'offre qu'il nous fit de gagner Singapour sur la canonnière siamoise *Le Régent*, qui était en partance.

A. MAHÉ DE LA BOURDONNAIS.

SALUT "GLANEUR !"

Le Glaneur, revue des jeunes, publiée à Lévis, P.Q.—P. G. Roy, secrétaire de la rédaction. Broch. in-12, 32 pages. \$1.00 par an.

Nous avons reçu le *Glaneur* et nous sommes obligés d'avouer notre étonnement.

Certes, lorsque nous entendions parler d'une revue des jeunes à Québec, nous nous imaginions que les choses seraient bien faites, mais le premier numéro surpasse de beaucoup ce que nous attendions. Nous l'avons lu d'un bout à l'autre et nous n'avons que des louanges à donner aux productions de nos jeunes littérateurs.

Le Glaneur arrive en son temps et par ce fait il sera viable, car le destin veut que nous ayons une littérature nationale, et c'est la jeunesse actuelle qui semble appelée à asseoir sur des bases inébranlables, l'œuvre des Garneau, Ferland, Crémazie, Boucherville, Fréchette.

Cependant, il faut que les efforts de ces jeunes soient récompensés, et pour cela il faut que leur journal existe. C'est pourquoi nous invitons les amateurs de littérature à s'abonner.

Ils auront pour leur argent, car le *Glaneur* s'est assuré la collaboration de MM. Gauvreau, Fridolin, Ruthban, Filion, Vébert, Bédard, Lorrain, Langlois, Sulte, Brunat, Lemay, Saint-Elme, Roy et Massicotte.

Succès au nouveau confrère.

Les blessures faites par les indifférents sont peut-être douloureuses, mais elles ne laissent pas de cicatrices.

Nos domestiques ne voient pas toujours ce qu'on leur montre ; mais ils voient toujours ce qu'on leur cache.

Petit dictionnaire drôlatique :

Diamant.—Petite pierre brillante qui raye le verre et la vertu de certaines femmes.

Médecine.—L'art de tuer les gens sans déranger la police.

Progrès.—Abandon successif des traditions.
Vie.—Voyage pour lequel on ne délivre pas de billet de retour.

Vieux garçon.—Un déserteur qui blague l'armée.